

rir à l'expédient des consolations mutuelles. Aussi ne laissèrent-ils pas échapper cette ressource. Tous les trois ils se réunirent sans délai dans le local mystérieux où se tiennent d'ordinaire leurs conciliabules, afin de deviser ensemble et de se raccorder au moins dans la tristesse de leurs souvenirs.

Marc-Aurèle, selon sa coutume, apostropha le premier ses deux confrères et leur dit :

Nous voilà donc battus, mes camarades, et battus sans espoir ; encore une élection de perdue ! Il nous faut prendre le denil, quoiqu'il nous en coûte, et nous résigner à attendre de nouvelles élections générales, c'est-à-dire à battre encore la lame pendant quatre mortelles années. C'est bien triste, ma foi ; et qui sait si dans quatre ans de cette date, M. Holton et le *National* seront encore du monde ou s'ils seront morts et enterrés tous deux, comme le sont aujourd'hui nos pauvres candidatures ?... Mettons en commun notre sagesse collective et tâchons de nous recueillir sur les conséquences et sur la signification de cet échec déplorable. Allons, mes bons amis, répondez à mon appel et jouons un peu de la langue. Evanturel, tu m'entends, n'est-ce pas ? Relève donc la tête et ne soupire plus. Et toi, pauvre Huot, secoue-moi cette apathie qui te fait passer pour un cancre, et mets à nu tes pensées ; c'est le moment ou jamais d'abonder en paroles ; et d'ailleurs le poète l'a dit expressément pour nous :

*A raconter ses maux souvent on les soulage.*

Huot.—Quant à moi, je n'ai pas un pressant besoin d'être soulagé ; garde cela, si tu veux, pour notre ami Evanturel, qui doit aussi connaître ses besoins...

Evanturel.—Sans doute, je connais mes besoins, et c'est pour cela qu'il me semble que le plus tôt j'en aurai fini avec vous deux, le mieux ce sera pour mon honneur et pour mon repos.

Huot.—(S'inclinant devant son ami Evanturel) Merci, brave champion, du compliment que tu nous fais. (S'adressant à Marc-Aurèle) Je ne me soucie plus de politique, Aurèle, et je te dirai franchement que tu aurais mieux agi peut-être en me laissant tranquille, au lieu de m'aider comme tu l'as fait à me faire battre sur les hustings par ces corrompus de ministériels. Pour tout dire, Aurèle, je ne t'ai pas la moindre obligation pour ce que tu as fait et je ne t'en remercie pas, car ce serait te remercier d'avoir gâté ma position...

Marc-Aurèle.—Oui, gâté ta position... et quelle position avais-tu, mon cher, à part celle d'avoir été chassé de ton ci-devant comté de Charlevoix ?

Huot.—N'importe ; chassé ou non, il y a toujours ceci à mon avantage, c'est qu'avant la défaite que nous venons d'essuyer tous trois, j'étais bien moins mal que me voilà maintenant. Lequel de vous deux me niera cette proposition ?

Evanturel.—Je ne me mêle pas de vos affaires, n'ayant déjà que trop des miennes. Aussi, je vous dirai que pour moi je me considère comme celui qui a le plus à se plaindre... car je n'ai pas été chassé, moi, de mon comté, mais c'est un autre candidat qui m'a poussé dehors...

Marc-Aurèle.—Cela prouve la grande influence dont tu disposais dans le comté de Québec. Ah ! ça, aurez-vous fini bientôt de vous plaindre tous deux, pour que j'aie enfin mon tour ?

Evanturel.—Ton tour ? ton tour ? Tu n'as pas de tour à prétendre,